

Propos sur l'Homme



Jean-Luc Lamotte

Du même auteur

Jean-Luc Lamotte

Introduction à la théorie de la médiation, *L'anthropologie de Jean Gagnepain*.

Bruxelles, 2001, De Boeck Université.

Retrouvez Jean-Luc Lamotte sur son site : www.theorie-mediation.net, ou sur le site de l'éditeur : www.editionsdupromontoire.com.

Autres ouvrages des Editions du Promontoire

Adrien Morel,

Dieu & l'Homme.

En débarrassant la religion de sa dimension surnaturelle, les sciences de l'homme lui donnent son véritable sens.

Rennes, 2009, Editions du Promontoire.

Dieu & l'Homme est « Le » manuel d'initiation à la théorie de la médiation. La question de la religion y sert de support à la présentation de la théorie. Rédigé pour des non spécialistes, c'est le premier livre à lire quand vous aurez lu **Propos sur l'homme**.

Adrien Morel,

L'athéisme : fin du religieux ou avenir de la religion ?

Rennes, 2009, Editions du promontoire.

Dans ce livre, l'auteur expose les relations de la religion et de la société, quand on abandonne le surnaturel.

Retrouvez Adrien Morel sur : www.editionsdupromontoire.com.

Propos sur l'Homme

*L'anthropologie
de Jean Gagnepain*



1. De la littérature à la Science de l'homme

Je vais commencer, par une rapide mise en perspective historique, dans la mesure où, dans notre monde où le lien de la culture et de l'écriture a commencé à se dénouer, on ne peut pas empêcher les Lettres de persister. Mais elles persistent dans le sens manifeste de déplacements progressifs.

Si vous envisagez le savoir français à travers les âges, vous comprenez vite que ce savoir est lié, bien évidemment, aux conditions qui sont culturellement les nôtres. Eh bien, il faut bien prendre conscience que c'est récemment que l'on dit : « Au Moyen âge, il y a des textes français qui valaient le coup. Il y a tout de même la *Chanson de Roland*, etc. ». L'université médiévale ignorait complètement ces textes français, même ceux produits par Rutebeuf ou Villon. Et pourquoi le Moyen âge a-t-il délibérément écarté ces textes ? Parce que ce n'était pas du savoir, mais, comme a dit Nietzsche très joliment : c'était le « gai savoir », c'est-à-dire l'antisavoir, le savoir contestataire, non reconnu par l'université : le savoir à l'époque, et jusqu'au XVI^e siècle, c'était *le latin*, le français n'étant, précisément qu'un gai savoir.

Quand donc s'est opéré le premier *déplacement* qui a entraîné la naissance de la « littérature française » ? À la Renaissance, à l'aube des « Temps Modernes », avec Rabelais. Si Rabelais est comique, « gaulois », cochon et tout ce que vous voudrez, c'est parce qu'il réhabilitait tout simplement le gai savoir médiéval, mais *en langue française*. C'était une révolution absolument formidable : avant les textes français n'avaient aucun statut, désormais, ils en avaient un. Bien sûr, il y avait quelques années que cela se préparait. Il y eut une pré littérature, une « protohistoire » littéraire, si je peux dire, représentée par ceux que

Conception de la couverture,
intérieur et mise en pages :
Route du design
<http://www.routedudesign.info>

ISBN : 978-2-9533439-2-2

© Editions du Promontoire
Rennes 2010
www.editionsdupromontoire.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou des ses ayants droits ou ayant cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

l'on a appelés les Grands Rhétoriciens, qui rimaillaient en français et qui commençaient à essayer de placer leurs productions dans les milieux cultivés. Mais la Renaissance, c'est une bouffée d'oxygène, c'est le français tous azimuts, le gai savoir carrément promu.

Mais cette promotion du gai savoir, qu'a-t-elle donné ? Au début, ce fut une libération, avec tous les excès qui accompagnent toute libération : un véritable enthousiasme ! Cependant, petit à petit, l'enthousiasme est retombé, et ce fut la naissance de ce que l'on a appelé une « littérature », qui consistait à exprimer, en français, même les choses les plus sérieuses, les choses du temps, le savoir de l'époque. Ce n'était pas le savoir de l'université, qui continuait à s'exprimer en latin, mais un savoir para universitaire, en quelque sorte, qui se transmettait en français. Dans ces conditions, vous comprenez que des textes comme ceux de Madame de La Fayette, les tragédies de Racine, ou bien les comédies de Molière étaient littéraires, au même titre que le *Discours de la méthode* de Descartes, les *Pensées* de Pascal ou *l'Esprit des lois* de Montesquieu. Quand on voit l'œuvre de Descartes figurer dans les manuels de littérature du XVII^e siècle, on se dit : « Qu'est-ce que le *Discours de la méthode* peut bien faire dans la littérature » ? Eh bien, il s'y trouve, tout simplement, parce que Descartes exprimait sa méthode en français. De même, s'agissant de Pascal. Il y a bien des choses illisibles chez lui, certainement, mais c'était de la théologie en français. Vous comprenez, alors que ce qui rendait littéraire aussi bien une tragédie de Racine que l'œuvre de Descartes, de Pascal ou de Montesquieu, c'était que ces auteurs exprimaient en français un savoir qui, depuis le Moyen âge et jusqu'au XVIII^e, n'aurait intéressé personne, parce que le savoir c'était le latin. Il faut donc voir la « littérature française » comme un phénomène en marge de l'université, et presque en conflit avec elle. Si vous voulez, l'université n'était que le savoir « de droite », et la littérature, le savoir « de gauche » : cette littérature consistait à parler en « honnête homme », et non pas en vieux lecteur de grimoire, et il ne s'agissait pas d'un savoir aussi calé que celui de l'université. Vous saisissez, dans ces conditions, pourquoi les ancêtres de ces « sciences humaines », qui, chez nous, sont en train de mourir, ce sont le roman « psychologique » (« *La princesse de Clèves* » !), le théâtre classique, les écrivains

moralistes, etc. Nous, nous voyons ces textes comme des œuvres d'art. Elles avaient certes ce caractère-là *aussi*, mais elles avaient surtout ce caractère particulier de représenter un savoir en rupture avec l'université de l'époque, et non seulement qui valait ce savoir de l'université, mais qui espérait bien le dépasser.

Quand s'est opéré le second déplacement qui a présidé à la naissance, non plus tant de la psychologie, mais de la sociologie ? Au XIX^e qui fut l'époque de Balzac et, surtout, du Réalisme. À partir du mouvement réaliste, les choses commencent à évoluer. La littérature devient une « Littérature à message ». À partir de ce moment-là, qui a fait, par exemple, de la sociologie ? Zola. C'est le message thèse, si j'ose dire : roman à thèse, théâtre à thèse, écrits par des penseurs (à l'université, il y avait belle lurette, à cette époque, que l'on ne pensait plus !).

Et on en arrive au troisième déplacement, c'est-à-dire au point culminant de la pensée humaniste (c'est-à-dire le cul-de-sac intégral de la littérature), à savoir Sartre : lisez ce qu'il raconte dans *Situations* sur la « littérature engagée ». À partir du moment où elle a été engagée, la littérature n'est qu'une arme de combat, ce n'est plus du gai savoir (c'est même affreusement triste !) et ce n'est plus de la littérature, c'est devenu autre chose (qu'il vous appartient de nommer comme vous voudrez).

« Et après Sartre, me direz-vous, que reste-t-il de la littérature française ? » Rien. C'est Byzance, c'est-à-dire le « nouveau roman », le « théâtre de l'absurde », la « nouvelle critique ». Rien ! Un jour, quelqu'un m'a demandé ce qu'il resterait de la littérature française depuis la fin de la Seconde Guerre (1945) à aujourd'hui. Mon premier réflexe a été, précisément, de répondre « Rien ! », puis, après avoir mûrement réfléchi, je lui ai répondu : « Peut-être *Les mots* de Sartre, tout de même, et *Les mémoires d'Hadrien* de Marguerite Yourcenar ». Avouez que cela ne fait pas beaucoup ! Il faut donc concevoir que la littérature française, à l'époque où naît la Science de l'homme, est morte.

Cela ne veut pas dire qu'elle ne présente pas d'intérêt. Car, qui parlait de l'homme, précisément, jusqu'au milieu du siècle dernier ? Eh bien,

la littérature. Car depuis Bacon, sont nées, à la Renaissance, comme vous le savez, ce qu'il a appelé la *philosophia naturalis* d'où sont issues nos « sciences de la nature ». Quant à faire une science de l'Homme (avec une majuscule !), cette créature quasi divine, c'était exclu. Dès lors, la littérature (histoire et philosophie comprises), a rempli le rôle historique de conservatoire de l'homme (de « pré-sciences humaines », en quelque sorte, le gai savoir des Temps Modernes). On me pose parfois la question : « Comment se fait-il que, après avoir fait vos humanités classiques, vous vous soyez ensuite consacré à la linguistique, puis à l'anthropologie ? ». Vous comprenez que la seule chose qui m'a intéressé dans la vie, c'est la réponse à la question : qu'est-ce qu'un homme (avec une minuscule) ? La littérature me donnait des premières réponses, puis je me suis adonné à ce qui est, depuis la plus haute antiquité, la première véritable science de l'homme (dans la mesure où l'on pensait que le propre de l'homme c'était le langage), à savoir la grammaire, baptisée « linguistique » à l'époque où je l'enseignais, linguistique qui devait me mener, fort logiquement, à l'anthropologie. Vous voyez qu'il y a, dans mon itinéraire intellectuel, une cohérence parfaite. Je referme la parenthèse et je reviens à ma petite affaire.

Vous comprenez que quand quelqu'un vous dit « J'enseigne la littérature française » (de Rabelais à Sartre !), c'est devenu complètement ringard (c'est bon pour le musée) et, surtout, comment voulez-vous mettre tout cela dans le même panier ? C'est absurde !

D'autre part, il faut bien voir que les textes que nous continuons à appeler « littéraires » relèvent d'une masse de déterminismes. C'est cela que je reproche aux professeurs de littérature de mon époque, c'est qu'au lieu de déconstruire le texte, ils le prenaient globalement (c'était la fameuse « explication de texte »), alors qu'il aurait dû y avoir des spécialistes différents qui en auraient traité avec des *méthodes* distinctes : il y a, en effet, dans le texte littéraire du travail pour le sociologue, le psychanalyste, l'historien, le psychologue, le linguiste, l'historien, etc. À *un seul* texte littéraire, quel qu'il soit, il y a de quoi se consacrer une année entière, année qui serait plus instructive que l'examen, plus ou moins intuitif, d'une série de « morceaux choisis ». Mais il est vrai qu'un tel enseignement

requerrait, de la part du professeur de Littérature française, une somme de connaissances et un pouvoir de synthèse assez rare ! Vous pouvez me croire, c'est ce que j'ai essayé de pratiquer dans mon enseignement (supérieur, il est vrai). Mais, croyez-moi, je ne le regrette pas : j'ai l'immodestie de penser que j'ai passionné mes étudiants de Licence en leur expliquant... « *Le lièvre et la tortue* » ! Je ne cessais pas de leur apprendre à lire, mais en chaussant d'autres lunettes (déjà !). C'est pourquoi j'ai toujours pensé, et continue à penser que la question des programmes et des horaires n'a aucun intérêt (c'est de la cuisine). Les contenus, d'une manière générale, n'ont que peu de rapport avec la *formation de l'esprit*. Ce qui compte, ce sont les lunettes, c'est-à-dire ce que certains appellent la méthode. Voilà pourquoi je pense que le texte littéraire ne peut être fructueusement abordé que dans l'enseignement supérieur.

Faut-il, pour autant, supprimer l'enseignement de la Littérature française dans notre enseignement secondaire, comme certains, non sans de bons arguments, vont jusqu'à le souhaiter ? Je répondrai : « non », pour la simple raison que, à moins d'être un barbare, on ne brûle pas ses archives. À ce compte, il faudrait aussi brûler tous nos musées ! Mais un musée, cela se parcourt, quitte à ménager quelques haltes devant certaines œuvres choisies. Je pourrais prendre une autre image : celle du métropolitain. Vous montez dans la rame et vous parcourez la ligne, quitte à vous arrêter à quelques stations. Prenez encore ces petits trains touristiques qui vous font faire le tour du cœur « historique » d'une cité, en marquant un temps d'arrêt devant tel ou tel monument. Vous allez rire, mais quand j'arrive dans une ville que je ne connais pas, j'emprunte volontiers ces petits trains touristiques, quitte à revenir visiter tel ou tel monument qui m'a plus particulièrement intéressé. Autrement dit, ce que doivent proposer les enseignants de Littérature française, en fin de secondaire, c'est, au fond, un *tour d'horizon*. Mais ce tour d'horizon pourrait être proposé aussi bien par le prof de gym, pourquoi pas, s'il a le goût de la chose, sait lire un *Guide Michelin* de la Littérature et intéresser ses élèves !

Cela dit, j'ai assez vite compris, en même temps que les « sciences humaines » enseignées dans nos « Facultés de Lettres *et* sciences humaines » (c'est le « et », ici, qui est significatif), étaient toujours, et

encore, de la littérature, bien qu'elles se soient détachées, peu après mes études, de la Licence de Philosophie. Il paraît que ces « sciences humaines », enseignées, jusqu'à hier, dans nos Facultés de Lettres avaient un objet : l'homme avec une minuscule, et non plus une majuscule, comme c'était le cas dans un humanisme qui n'en finit pas de mourir. Et c'est vrai. Mais comment ces littéraires spécialistes de « sciences humaines » s'en tiraient ? En décorant l'homme pour essayer d'en faire un objet qui paraisse scientifique. Ils ont pris de la science, non pas son exigence de formalisation, mais son langage et son apparence, ni plus ni moins. Ainsi, certains psychologues, se baptisant « neuropsychologues », se sont mis à porter des blouses blanches, à avoir des laboratoires, à mesurer, à informatiser, etc. Or, dans leurs « labos », il est certain que l'on tentait bien de vérifier des « données », mais des données qui n'étaient jamais définies ! Les sociologues, quant à eux, se sont mis à faire des statistiques ! Mais, n'ayant pas, eux non plus, de modèle sous-jacent aux phénomènes qu'ils décrivaient, ils ne pouvaient, bien évidemment, que les décrire (et non les expliquer). Ils décrivaient avec des chiffres (tout de même, ça fait plus savant). Mais la statistique, c'est comme l'informatique. Si les données que l'on confie à l'ordinateur sont idiotes, et bien l'ordinateur va traiter ces idioties (l'ordinateur est prêt à traiter n'importe quoi). Pour les statistiques, c'est du pareil au même : à question idiote, réponse idiote.

Bref, n'ayant pris de la science que l'apparence, c'est-à-dire l'informatique, les statistiques ou le laboratoire, l'objet « homme » (avec une minuscule) est ressorti de là aussi vierge qu'il y était entré. Si bien que ces « sciences humaines » n'avaient absolument rien à voir avec la science, sinon des dehors flatteurs qui témoignent simplement de la prétention de littéraires qui n'ont pas été capables de construire scientifiquement leur objet.

Restait un « penseur » franc-tireur, dont j'ai oublié le nom, qui, à l'époque, faisait ses choux gras de son concept de complexité. Je ne dis pas qu'il est sot, loin de là, mais il pense qu'il faut faire table rase de tout le passé : « Le *paradigme perdu* est définitivement perdu, mais *moi*, je vais tout inventer ! ». Résultat, il ne dit rien ! Donc, il se

réfugie, comme tous les littéraires, derrière la complexité de l'homme. « Étudier le phosphore, d'accord ! Analyser des veaux, c'est déjà moins facile, mais, comparé à un homme, un veau, c'est tout de même plus simple. Quant à l'homme, c'est tellement plus compliqué, plus subtil, plus fin ! ».

J'en étais là de mon parcours lorsque j'ai eu, il y a une vingtaine d'années, la chance inouïe de rencontrer Jean Gagnepain, et de faire partie de ses disciples. J'ai vite compris, à son contact, que prêcher un savoir véritablement scientifique sur l'homme supposait, que l'on abatte les principaux obstacles à l'avènement de ce nouveau savoir, à commencer par ces fameuses « Facultés de Lettres *et* sciences humaines ». En effet, si, par exemple, vous vous reportez à la Renaissance, vous pouvez constater que l'humanisme n'a pu l'emporter que lorsque, sous les coups de Rabelais et consorts, le verrou de la Sorbonne a sauté. Mais, à l'époque, les « Sorbonicoles » d'hier, exactement comme ceux d'aujourd'hui, cherchaient à se réformer, à s'adapter. Mais il y en avait d'autres, plus lucides qui avaient compris que toute réforme était d'avance condamnée : il n'y avait qu'à faire autre chose. Voilà exactement ce qu'avait saisi Jean Gagnepain.

À l'âge, donc, qui n'est plus l'âge de l'humanisme, mais l'âge de l'antihumanisme, c'est-à-dire du traitement de l'homme par l'homme qui préside à l'émergence d'une véritable Science de l'homme, il est grand temps de prendre conscience de ce qui est l'obstacle principal à l'avènement de cette nouvelle ère. Le problème de la formation, non seulement pour demain, mais pour aujourd'hui déjà, passait par la liquidation de ce qu'il reste des littéraires. Certes, si les littéraires, actuellement, sont devenus les ennemis, c'est après avoir été le plus beau fleuron de l'université humaniste. Mais, comme Marx le disait en parlant des bourgeois, ils ont été un mal nécessaire, ils ont joué leur rôle historique, celui d'être, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, les pré-science humaines. De ce point de vue, les sciences dites « molles » (psychologie, sociologie, sciences politiques) prolongent le rôle historique de la littérature (philosophie, belles lettres, et histoire comprises).

Ce rôle historique a consisté à mettre l'homme au frigidaire pour mieux s'occuper, en attendant, des sciences dites « de la nature ».

Je veux dire que ces sciences « molles » sont en train de céder le pas devant la Science « dure » de l'homme, depuis les travaux de ce génie encore trop mal connu, Jean Gagnepain, qui est le véritable fondateur de la Science *expérimentale* de l'homme. Un mot d'explication.

C'est Freud qui a donné à Gagnepain l'idée d'une clinique explicative, autrement dit, d'un type de clinique qui lui permettait de remettre perpétuellement en cause le modèle théorique de l'homme qu'il a élaboré pendant près d'un demi-siècle. Voilà ce qui est *absolument fondamental*. Au fond, celui qui y gagnait, dans la cure psychanalytique, c'était Freud qui reconnaissait qu'il n'avait jamais guéri qui que ce soit ! Freud, au fond, devenait de plus en plus intelligent et, sur le plan de sa théorie, de plus en plus malin à mesure qu'il soumettait ses patients à sa cure. Voilà ce qui a donné à Jean Gagnepain l'idée d'une clinique qu'il a voulu, lui, carrément expérimentale. Il se disait que ce n'était pas parce que l'on change d'« objet », c'est-à-dire que l'on « passe » de la nature à l'homme (quitte à construire cet « objet » homme, c'est évident) qu'on change de scientificité : la science doit avoir, d'abord un *modèle* cohérent, et aussi, un *lieu de vérification*. Il faut bien expérimenter quelque part, d'où l'idée que la clinique était, chez l'homme, le seul lieu de vérification. Jean Gagnepain, pour parler de cette clinique, évoquait souvent le travail du garagiste. Dans une voiture, il est rare que tout se détraque en même temps : une fois, c'est l'allumage, une autre fois, la carburation, etc. C'est pourquoi il se comparait souvent à un garagiste qui aurait appris la mécanique en réparant les pannes de voiture. Car, comme dans une voiture, il est rare, chez l'homme, que tout se détraque en même temps. Tout ne tombe pas en panne d'un seul coup : on ne perd jamais *la* raison, mais *de la* raison, et, du même coup, la raison pouvait devenir objet de science expérimentale.

À ce titre, la Théorie de la Médiation est ce que l'on peut bel et bien appeler une *anthropologie clinique*. Et les médiationnistes (regroupés sous le nom d'École de Rennes), du même coup, sont *les premiers au*

monde à parier carrément sur la nécessité de constituer une approche scientifique de l'homme qui se donne, bien évidemment, un *modèle* théorique, et, en même temps, un lieu d'*expérimentation*. Autrement dit, le lien entre la théorie et la clinique est si fondamental, qu'un ne peut séparer l'une de l'autre... Sauf, comme je le ferai, le plus souvent, par commodité d'exposition (et puis on ne peut pas tout faire !)

J'ai parlé de Freud, mais cela ne veut pas dire que Jean Gagnepain adhère sans réserve à la psychanalyse. Il en corrige les excès. Excès de verbalisme, d'abord parce que Freud cantonnait sa découverte de l'inconscient au seul plan de la conscience représentative, alors qu'il existe aussi un « inconscient » technique, un « inconscient » social et un « inconscient » éthique, et c'est pourquoi Jean Gagnepain substitue au concept d'inconscient celui d'*implicite*.

Le deuxième correctif est celui qu'il apporte à l'historicisme dans lequel Freud s'est enfermé, l'historicisme des « stades », de la « régression », etc. Si vous voulez, Jean Gagnepain n'est pas pour l'*Urszene* (la « scène primitive »), mais pour la *Grundszen*e (la « scène fondamentale »).

Le deuxième précurseur que reconnaît Jean Gagnepain, c'est Ferdinand de Saussure et sa conception structurale du signe verbal (en réalité c'est un anachronisme : Ferdinand de Saussure n'a jamais employé ce mot de « structure », il parle de « système »). La découverte de Ferdinand de Saussure (1857-1913) a été pour Jean Gagnepain comme pour beaucoup d'intellectuels français, une véritable révélation, révélation tardive (vers la fin des années quarante), alors que le célèbre « *Cours de linguistique générale* » date... de 1916 ! (C'est pour vous dire comment fonctionne l'université française !). Eh bien le célèbre linguiste genevois est le premier à avoir montré que, dans le langage, tout n'était pas apparent, mais que, *sous* le phénomène, il y avait autre chose, que Jean Gagnepain a baptisé « grammaire », pour l'opposer à la « rhétorique » qui seule, comme nous le verrons, est manifeste dans la locution.

Mais il faut bien préciser que cette idée de « système » mise en œuvre par Saussure, et qui a été ensuite baptisée « structure » a été

complètement dévoyée par les successeurs de Saussure, ceux que l'on a appelés les « structuralistes », puis les « sémiologues » et autres « sémioticiens ». Tous ces gens-là ont donné au signe une importance tout à fait abusive : pour eux, tout est signe ! C'est la récupération intégrale ! Jean Gagnepain donne, lui aussi, au signe une importance considérable, mais pas du tout de la même manière que le font les structuralistes. Il s'en sert en tant qu'*analogon*, c'est-à-dire que le principe explicatif du signe, vaut, analogiquement, pour l'outil, la personne et la norme. Voilà, très rapidement ce que Jean Gagnepain doit à Saussure.

Enfin, c'est la *praxis* marxiste qui a mené Jean Gagnepain à la théorie de la rationalité *incorporée*. Autrement dit, cette idée de *praxis*, empruntée à Marx, l'a conduit à poser la réalité du principe explicatif qu'est la raison, non pas à l'extérieur de l'homme, mais *dans* l'homme. Et c'est même la différence entre les sciences dites « de l'homme » et les sciences dites « de la nature ». Toutes deux ressortissent à la même rationalité, mais il se trouve que, dans la nature, il n'y a de raison nulle part : c'est l'homme qui l'y met pour pouvoir l'expliquer ; dans l'homme, au contraire, il y a de la raison, c'est même l'une des caractéristiques de l'« objet » (l'homme) à étudier scientifiquement. Si bien que les sciences dites « de l'homme » ne peuvent être que des sciences *au carré* (au sens mathématique de l'expression), puisque la rationalité est, à la fois, chez le savant et dans l'objet qu'il étudie. Du même coup, on est obligé de rendre compte de cette incorporation de la rationalité dans l'objet même (l'homme) que l'on prétend aborder scientifiquement.

Parmi ceux qui ont précédé Jean Gagnepain, le seul qui ait vraiment insisté sur cette réalité, c'est Marx. Marx pour qui, comme vous le savez, l'histoire n'était pas le fait de l'historien « professionnel » (qu'il soit historien de la France, de l'Art, de la Littérature, etc.), mais de l'historien que nous sommes tous. Qu'avait envisagé Marx, au fond ? Une théorie de l'homme, et comme l'homme était défini, chez lui, par l'histoire, il fallait en traiter de manière aussi scientifique que possible, en élaborant un matérialisme historique. Seulement, là encore, de même que la sémiologie et la sémiotique ont joué un

tour pendable à Saussure et ont fait se ridiculiser le structuralisme (y compris celui de Lévi-Strauss) qui est devenu un nouvel idéalisme, de même Engels et Feuerbach ont joué le même tour pendable au matérialisme *historique* de Marx en le tirant, tant qu'ils ont pu, vers ce que l'on a appelé ensuite le matérialisme généralisé, c'est-à-dire le « matérialisme dialectique » (auquel Marx, vieillissant et fatigué, a fini par souscrire), et qui valait pour l'ensemble de l'évolution du cosmos ! Autrement dit, le « matérialisme dialectique », en faisant de la dialectique un processus *et* pour la culture (c'est-à-dire pour l'homme), *et* pour la nature, on arrive au matérialisme intégral. Bref, le « matérialisme dialectique » a noyé Marx, exactement comme le structuralisme a noyé Saussure.

Cela dit, et pour conclure, je souhaiterais vous dire un mot de ma relation avec Jean Gagnepain. D'une manière générale, je dirais que le Maître n'est ni celui que l'on respecte, ni celui avec qui l'on rompt : nous *vivons* de lui. Autrement dit, le Maître, nous ne le respectons jamais, car le respect est signe de mort. Quand je vous parle, Jean Gagnepain, je le fais exister. Mais où suis-je moi-même ? À la limite, cela n'a aucune importance. Cela ne veut pas dire que la mémoire de Jean Gagnepain ne soit pas, en elle-même, digne du respect que l'on doit au génie humain, mais il ne peut nous servir, à moi, personnellement, et à vous, par personne interposée, que dans la mesure où nous le digérons, où nous en faisons notre affaire. Pas question, dans ces conditions d'arrêter un Maître à tel moment de l'histoire : ce serait, bel et bien le « néantiser », pour pasticher Sartre.

J'ajouterai que le Maître, s'il est Maître à penser (ce qui n'existe plus en France depuis bien longtemps) n'a rien du professeur, bien au contraire ! Prenez Maître Albert, au Moyen âge : quand Maître Albert se brouillait avec la Sorbonne, il prenait ses cliques et ses claques et il faisait sécession, c'est-à-dire qu'il prenait ses quartiers sur la place à laquelle, à Paris, il a donné son nom : la place Maubert. Il s'installait là et il faisait ses cours en plein air, et tout le monde le suivait. Il avait du charisme, il attirait les foules, il pensait, *et librement*.

Tant mieux, si cette pensée, que j'essayerai de vous transmettre (si vous « nous » faites l'honneur de « nous » suivre) vous invite à la réflexion.

Eh bien, Jean Gagnepain, si vous voulez, c'est le Maître Albert de la Science de l'homme. Vous comprenez, dans ces conditions, que sa pensée puisse déranger, voire indigner, surtout le milieu universitaire.

2. Au-delà de l'homme mental et de l'homme neuronal

Pour élaborer une authentique science de l'homme, il convient, non seulement de se débarrasser de ce qu'il reste des littéraires, mais, aussi, de l'antagonisme du « *neuron* » (le nerf, qui est du côté du corps) et de la « *psuchè* » : l'esprit, c'est-à-dire tout le reste, qui est on ne sait où. Autrement dit, ce que je voudrais vous montrer, aujourd'hui, c'est que ces deux écoles de pensée, que sont les neurosciences et la psychanalyse, relèvent d'un dualisme complètement obsolète, en dépit des nombreux débats qu'il continue à susciter encore aujourd'hui, ici ou là.

Dans les neurosciences, vous avez un appareillage scientifique absolument remarquable et, d'autre part, ces neurosciences ont parfaitement raison de chercher le conditionnement cortical... mais *de quoi* ? Les spécialistes ne se sont jamais posé la question de savoir comment formuler avec précision les « données » qu'ils soumettent à leurs appareils. Encore une fois, leurs appareils sont absolument formidables, mais que l'on se serve d'encéphalographies, de scanners, de l'Imagerie à Résonance Magnétique etc., que font, généralement, certains de ces spécialistes ? Eh bien ! Ils mettent un gars dans un appareil, et ils lui disent : « Allez ! Pense ! ». Et alors ces savants vous disent : « Vous voyez les éclairs ? À droite, à gauche ! Oh la là ! ». Mais posez-leur la question : « Qu'est-ce que penser ? ». À ce moment-là, ils s'asseyent et ils disent « Grave problème ! On n'y connaît rien ». Au fond il s'agit de la projection des sciences de la nature (les « sciences-nat ») qu'on essaye d'appliquer, sous une forme simplifiée, à la pensée, source de la faculté de connaître ou « cognition » (d'où l'appellation de « cognitivistes » que certains se donnent). C'est tout à fait « *L'homme neuronal* » de Pierre Changeux.